

La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement

Alexievitch Svetlana *La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement* [Vremia second-hand - littéralement une époque de seconde catégorie -konets krasnovo tcheloveka,], traduit du russe par Sophie Benech] Actes Sud, 2013, 542 p. 24,80 euros

Ce livre m'a beaucoup intéressé parce qu'il est écrit par une Russe pour ses concitoyens et il offre de nombreux témoignages sur trois aspects parallèles de la Russie actuelle : une mémoire controversée de l'URSS, une vision directe et peu élaborée de la période présente, le poids des guerres.

La traductrice est excellente et donne en notes des éclaircissements) et précise la notion soviétique et bulgare (et sans doute dans d'autres pays du socialisme réel) de nationalité (« podanstvo » ou « grajdantstvo ») et d'origine ethnique (« narodnost ») indiqué sur le document d'identité, par exemple, mon épouse était « bulgare, bulgare », mais d'autres personnes étaient « bulgare, turque (ou russe, grecque, tzigane, etc.¹) ».

Au-delà ou à l'intérieur de ces époques tendues, éprouvantes, implacables, cet ensemble était traversé par les effets de passions amoureuses, de femmes seules trouvant leur équilibre dans l'éducation de leur fils ou de leur fille, l'influence de grands écrivains et poètes russe et l'âme dite russe. Ce dernier aspect concerne les personnes ayant une formation universitaire.

Par contre, on peut se rendre compte du goût pour la poésie dans les diverses couches sociales chez les Tadjiks (pp. 460, 465). Cela ne les a pas empêchés d'être à un moment donné, les armes à la main, tout aussi hystériquement xénophobes que les Russes.

Les multiples guerres ethniques (accentuées par l'influence des multinationales nord-américaines au Sud de l'ex URSS) me semblent une conséquence « scientifique » du socialisme du même nom qui usait la formule britannique du « diviser pour régner ». En Bulgarie, dans les années 1970-1980, les touristes soviétiques géorgiens avouaient carrément aux guides bulgares leur haine des soviétiques azéris, et vice versa, bien entendu.

Dans ce contexte de xénophobie téléguidée en sous main par le pouvoir communiste russe à Moscou, ce même pouvoir servait de protection aux uns et aux autres. Le léninisme, s'il n'a jamais été socialiste, toutefois, a été et continue à être une source de surréalisme loufoque en politique (voir ces trois exemples : le traité entre l'Allemagne nazi et l'URSS en 1939, l'écrasement de la révolution des conseils en Hongrie, la guerre « libératrice » en Afghanistan).

On peut distinguer dans le livre, les grands impacts sur la société soviétique et russe actuellement :

- Les descendants de parents arrêtés ou fusillés pendant les purges de 1936-1941 ;
- Les survivants de la seconde mondiale (les rescapés et les estropiés méprisés dès 1945, pp. 240-241) ;
- Les emprisonnés envoyés ou nés dans le goulag (pp. 293-331) et l'indigence que vivaient certaines familles « libérées » (pp. 267-278) ;
- la période d'espoir de Gorbatchev, le coup d'état d'août 1991 et la manifestation spontanée de civils invectivant avec succès les tankistes putschistes ;
- le surgissement de grandes fortunes, les années de guerre entre gangs à Moscou et les pertes d'emplois d'universitaires se recyclant dans des petits boulots dans le très petit commerce ;
- les guerres en Afghanistan, en Tchétchénie, les guerres inter ethniques ravageant une mixité sociale réelle mais plus apparente que profonde (Abkhazes, Arméniens, etc.) ;
- les réfugiés russes de républiques ex soviétiques à Moscou sans aucune aide officielle vivant dans la misère (pp. 355-371 ; 279-292) tout comme les émigrés des contrées musulmanes du Ssud, avec les assassinats racistes en plus (pp. 451-466).

Toutes ces bourrasques laissent encore des traces dans les générations actuelles. L'ouvrage est un ensemble où tous les lecteurs peuvent trouver des pages poignantes, des récits incroyables.

¹ Voir la page 222 et la note étrangement placée pour un cas similaire page 364.

« *On peut survivre au camp, mais pas aux êtres humains* » (p. 87).

« ...*Si j'étais mort à la guerre, de mes blessures, j'aurai su que je mourais pour la Patrie. Tandis que maintenant, je meurs d'une vie de chien.* (1992, Lettre laissée par un suicidé, p. 223).

« *On fabriquait les meilleurs tanks du monde, mais on n'avait pas de lessive ni de papier-toilette. Et ces satanés cabinets qui fuyaient sans arrêt ! On lavait les sacs en plastique et on les faisait sécher sur le balcon* (pp. 319-320).

On constate trois absences : l'évolution des dissidents des années 1970-1980 envoyés au goulag ou en clinique psychiatrique ; la culpabilité ressentie dans les années 1970-1990 par les grands parents et les parents vis-à-vis des enfants engendrés dans une société si fracturée entre ceux qui étaient dans le Parti et ceux qui ne l'étant usaient de l'arrivisme pour atteindre quelques bribes d'aisance économique². Et, donc, des jeunes soviétique pourris par l'appétence de consommation qui explosa après l'écroulement interne de 1991.

La jeunesse actuelle apparaît systématiquement comme scotchée sur les marques et l'argent facile, sur les gagnants et les perdants (plus visibles qu'en URSS), indifférent au passé, Toutefois cela est contredit par « 'le suicide d'Igor de 14 ans pp. 170-196 ».

Deux paradoxes se croisent chez les Russes selon leur classe sociale : la nostalgie d'un passé idéalisé à cause de la chute dans la pauvreté ou l'indigence ; la possibilité de parler enfin de la misère, de la famine, des tortures, des blessures des répressions léninistes. Et dans les deux cas on lit la dénonciation de la corruption et des nouveaux riches, sans oublier le complot juif. Très peu d'interviewés font le lien entre la misère, la répression, les nouveaux riches et l'antisémitisme³ dans la société léniniste soviétique et son transfert dans la société néo libérale forgée par des ex hauts dirigeants issus du parti communiste bolchévique pratiquant la même osmose entre les investissements publics et leurs comptes en banque personnels, avec les mêmes gardes du corps, la même arrogance.

Absent également, un recul-bilan sur l'URSS chez toutes ces personnes interviewées. Je propose mon interprétation.

Il est malhonnête (du point de la répression des travailleurs et de l'analyse idéologique) d'établir une séparation entre une période finissant par la mort de Lénine et l'ascension progressive de Staline, puis la période de Khroutchev (1956 l'écrasement de la révolution hongroise, 1962 massacre de travailleurs par la « police populaire » à Novotcherkassk), etc. Avec le plus des cliniques psychiatriques et les camps de concentration pour les dissidents, dans le meilleur des cas la privation de leur nationalité et expulsés de l'URSS. Dans la pratique, c'est le cadre dictatorial d'une bourgeoisie ayant au sommet une véritable aristocratie qui exploitent ensemble l'immense majorité des salariés.

Il est remarquable que marxisme léninisme a été utilisé dans bien des pays dans le même esprit qu'en URSS par des castes agrippées au pouvoir : du Mali au Cambodge, etc., et encore aujourd'hui en Chine, au Laos, au Vietnam, avec une avancée marxiste léniniste (jamais atteinte en URSS) de dynastie familiale à la roumaine en Corée du nord.

Et on ne peut oublier les essais avortés des tigres tamouls, de Kurdes du PKK et les analyses scientifiques de soutien du PC et PCML à une partie des putschistes argentins en 1976, sous le prétexte que l'armée de Terre était plus démocratique que la Marine. La réalité de la répression tout à fait prévisible chez les non léninistes fit évoluer les amateurs de matérialisme historique.

Frank Mintz, 30.01.2014.

² Ma nièce bulgare faisait en 1966, à l'âge de huit ans, une remarque sociologique pertinente : « Quand je serai grande je me marierai avec un communiste avec une voiture ». La majorité des communistes vivaient bien mieux que les citoyens ordinaires, mais l'aristocratie rouge connaissait le luxe avec domestique en livrée (Sofia, quartier de Lozenetz, entre 1970 et 1980). Et un cousin vice consul, revenu de Berlin Est, avec une valise diplomatique qui était un wagon de meubles de luxe et autres objets inconnus dans le pays (1965).

³ Pour aujourd'hui p. 82, 169, 348, 476; pour l'URSS durant la seconde guerre mondiale, pp. 231-238.